Document généré le 27 avr. 2024 09:28

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'humour autrement. Entretien avec Émilie Ouellette et Christian Vanasse

Pierre Lefebvre

Numéro 316, été 2017

La dictature du rire. Parts d'ombre de l'humour

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85727ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lefebvre, P. (2017). L'humour autrement. Entretien avec Émilie Ouellette et Christian Vanasse. *Liberté*, (316), 27–29.

Tous droits réservés © Pierre Lefebvre, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Émilie Ouellette / Christian Vanasse

L'HUMOUR AUTREMENT

Comment l'humour peut-il vivre hors du filtre de l'industrie du rire ? Le point de vue de deux humoristes sur la question.

Propos recueillis par Pierre Lefebvre

Pour commencer, il m'apparaît difficile de ne pas aborder la question de l'omniprésence de l'humour au Québec. Pour deux humoristes de métier, qu'est-ce que cela implique ?

CHRISTIAN VANASSE — Je range l'humour à côté de la littérature, de la musique, du théâtre, bref, des arts. Pour moi, demander s'il y a trop d'humour revient à demander s'il y a trop de poésie. Cela dit, on peut se poser la question suivante : y a-t-il trop d'humour semblable ? Aurait-on avantage à voir, à entendre d'autres formes d'humour ? Oui. Le problème, c'est que ces autres formes d'humour existent déjà ; l'ironie, la satire, la critique sociale, la parodie, l'humour noir, grinçant, tout ça est là, en ce moment, au Québec. Seulement, une certaine logique marchande les empêche d'être en évidence sur la place publique.

ÉMILIE OUELLETTE — Il y a de l'humour partout. Dans les publicités, comme outil de marketing et de vente, mais aussi au téléjournal, même à la météo, pour la simple raison que ce qui fait rire est accrocheur… Même les journaux présentent une nouvelle dramatique avec un jeu de mots douteux pour accrocher ou faire rire. En même temps, je suis d'accord avec Christian : il n'y a pas trop d'humour, mais celui auquel on est la plupart du temps exposés est plus près de la marchandise que de l'art.

C. V. — Oui. Il y a l'humour qui confronte, et l'humour qui conforte… On entend souvent les gens regretter l'époque des Yvon Deschamps, Clémence DesRochers ou Sol, mais ces gens-là étaient les contemporains de Claude Blanchard, des Tannants et autres Ti-Gus et Ti-Mousse. On a la mémoire sélective, par exemple, quand on parle des Cyniques comme l'exemple même de l'humour politique, alors qu'une grande part de leur répertoire, c'était des grosses jokes de taverne. Le politique occupait peut-être 30 % de leur matériel. Leur humour était très inspiré de l'époque des cabarets où le but était de dire des choses licencieuses dans un lieu public afin de brasser la cage. Quand j'ai commencé à travailler avec les Zapartistes en 2000, les journalistes faisaient de l'information et les humoristes, de l'humour. Aujourd'hui, la frontière est plus floue. À partir du moment où des Jean-Luc Mongrain se sont mis à lire les nouvelles en sacrant et en tapant du poing sur le pupitre, on a basculé vers autre chose. Un sondage récent affirmait d'ailleurs que la majorité des jeunes Américains prennent leur information chez des humoristes, comme John Oliver, ou Seth Meyers et Stephen Colbert qui font de la politique la matière première d'une bonne part de leur humour dans leur émission de fin de soirée. Il faut dire que John Oliver, qui traite également de sujets sociaux comme l'endettement étudiant, les paradis fiscaux ou les concours de Miss Univers ou Miss USA, fait un travail journalistique plus sérieux que bien des journalistes des grands médias américains… ce qui est tout de même troublant.

Ce n'est malheureusement pas un type d'humour que l'on voit beaucoup ici.

C. V. — Pour faire ce genre d'humour, il faut de l'argent. Une équipe de recherchistes et de scripteurs, ce n'est pas donné. John Oliver doit avoir les douze meilleurs scripteurs de New York pour faire *Last Week Tonight*. Mais au Québec, le bassin de population ne rend pas possible la rentabilité d'une telle pratique. C'est ce qui explique en partie qu'un certain nombre de blagues politiques demeure ici au niveau du « les politiciens, c'est tous des crosseurs ».

É. O. — Ce n'est pas comme ça qu'on mobilise les gens autour d'un enjeu social ou politique…

C. V. — Non, surtout que la prémisse de ce genre de joke, c'est que les politiciens sont tous pareils et qu'il n'y a rien à faire. Heureusement, on a des Fred Dubé ou des Guillaume Wagner qui

savent aller plus loin, remonter le fil, exposer un contexte : « Untel, il est de même et il a fait ça comme ça parce qu'il est affilié à telle banque et tel consortium et il te crosse parce que, etc. » Et tu ris tout le long. N'empêche que tu réfléchis à ce qui se dit et que tu y réfléchis encore une fois le show terminé.

É. O. — Et si tu réfléchis, c'est qu'on t'a révélé quelque chose.

C. V. — Tout à fait. C'est d'ailleurs ce qui m'excite en humour : dans le rire, il y a toujours un secret qui est révélé. C'est un peu un détournement de l'ordre mathématique. Deux plus deux ne font plus quatre, mais sept, B ou un canard. La surprise vient du fait que ce qui ne devait pas être apparent, évident, le devient…

Quand j'ai commencé à travailler avec les Zapartistes en 2000, les journalistes faisaient de l'information et les humoristes, de l'humour. Aujourd'hui, la frontière est plus floue.

— Christian Vanasse

É. O. — Pour ma part, j'aime quand l'humour aborde les tabous, ce qui indispose, que ce soit politique ou pas. J'ai fait un numéro sur la sexualité des enfants, et même si ça crée un certain malaise, je crois que c'est nécessaire de pousser la réflexion plus loin. J'ai aussi fait un numéro sur les autistes. Dans les deux cas, il y avait une part de visée éducative, même si mon but, ce n'était pas de faire une conférence ; je veux qu'on rie et qu'on ait du fun, mais l'humour, c'est quand même un moyen d'aborder des sujets qu'on n'aborde pas, dont on ne parle jamais. J'ai réussi quand, après, ça reste avec les gens, qu'ils en parlent ensuite, qu'ils y réfléchissent.

C. V. — Il faut se rappeler aussi que l'humour, en tant qu'institution, est tout de même assez jeune. Le festival Juste pour rire et l'École de l'humour ont environ une trentaine d'années. Avant ça, l'humour était dans les tavernes. Une « tête d'affiche » en humour, il y a quarante ans, ça n'existait pas. Il y avait le Théâtre des variétés et des cabarets, mais c'étaient des endroits enfumés, un peu illicites. Maintenant, avec Juste pour rire, il s'est développé un circuit, et pour le développer, on a misé sur des grosses vedettes. Or, c'est aussi grâce à l'empire qu'il s'est créé un réseau parallèle. Il y a le festival Mobilo par exemple, un genre de coop de l'humour fondée par les Fred Dubé, Guillaume Wagner et Adib Alkhalidey, entre autres ; il y a le ZooFest en marge de Juste pour rire, mais aussi l'Off-ZooFest et plein de gens qui travaillent à construire autre chose, mais il a fallu que le circuit commercial existe d'abord. Pour avoir un off-Broadway, il faut d'abord un Broadway.

É. O. — Oui, mais le Off est fragile. Si on prend l'exemple du Bordel, le *comedy club* qui a été ouvert par un groupe d'humoristes, dont Paquin, Bellefeuille et Houde, et qui, à la base, devait être un lieu pour la relève, on voit bien combien dédier un lieu à l'expérimentation est difficile. Le Bordel fait désormais deux shows par soir et trois le samedi. Ils ont beau faire des *open mic* pour permettre aux inconnus de se lancer et de proposer un autre type d'humour que celui qu'on voit déjà beaucoup, pour remplir les salles, ils ont besoin de têtes d'affiche. J'ai l'impression qu'on ne s'en sort pas… qu'on se retrouve sans cesse dans la même dynamique qu'au festival Juste pour rire : « Ton numéro est super bon, mais t'es personne »… Parce qu'il faut qu'ils les vendent, leurs deux shows par soir, s'ils veulent survivre.

C. V. — Juste pour rire est tellement gros par rapport au bassin de population du Québec. C'est ça, l'autre problème qu'on a, la démographie et la langue.

É. O. — Aux États-Unis, tu peux avoir un petit *comedy club* qui va juste faire de l'humour lesbien noir et ça va être plein tous les soirs. Et avec un petit numéro de quinze minutes, tu peux faire trois ans de tournée.

C. V. — Sur la côte Est, tu peux faire douze États sans franchir la distance entre Québec et Montréal. Ici, pour jouer à Saguenay, c'est six heures de route. Et tu vas là pour 125 dollars. C'est absurde. Il faut donc, pour financer ton voyage, ta tournée, que tu trouves d'autres endroits dans la région où jouer, ce qui implique bien entendu des hôtels, plus d'heures de route… C'est du travail de défrichage.

Les humoristes ne sont pas subventionnés quand ils font des tournées ?

É. O. — Non. Il n'y a pas de subventions pour les humoristes. Mais les humoristes, ça vend, donc les diffuseurs les adorent… Sur une année, le diffuseur, ce qu'il veut, c'est une programmation qui comprend de la musique, des spectacles pour enfants, du théâtre et de l'humour. Et s'il privilégie l'humour plutôt que la danse contemporaine, si c'est ce qu'il met de l'avant, c'est pour la simple raison que l'humour remplit ses salles. En conséquence, même en humour, un inconnu ne l'intéresse pas beaucoup. Moi, par exemple, j'ai un show que je vends aux diffuseurs depuis six ans, et ce n'est vraiment pas évident.

Comment ça se passe, concrètement ?

É. O. — Comme je ne suis personne, que je ne suis pas connue, j'ai développé un concept en ciblant un public.

Comme j'ai des enfants, j'ai plongé dans le sujet de la maternité. Il y avait déjà des cinémas qui faisaient des « ciné-bébé » en après-midi et je me suis dit que j'allais reprendre l'idée, mais avec mon matériel, pour pouvoir rejoindre les nouveaux parents. Il n'y avait personne qui faisait ça. Et comme je n'ai pas de producteur, il a fallu que je me retrousse les manches et que j'aille chercher des moyens. Au début, je louais des salles, mais quand j'ai commencé à avoir un certain succès, j'ai pu approcher les salles en leur démontrant que le public était là.

Peut-on imaginer un dialogue concret entre l'humour et le social, l'humour et le politique ?

C. V. — Les Zapartistes, à l'origine, étaient des militants et on trouvait qu'il n'y avait pas beaucoup d'humour dans le militantisme. L'idée était beaucoup plus d'injecter de l'humour dans le militantisme que du militantisme dans l'humour… La politique, la révolution, c'est évidemment sérieux, mais ce n'est pas nécessairement austère. Prenons l'exemple du printemps 2012, il y avait beaucoup d'humour. Anarchopanda, Bananarchiste, les slogans, les chants… Il y avait beaucoup de colère et d'indignation, et c'est normal, parce que la rue, c'est le dernier recours, mais l'humour permettait aussi la complicité, la fraternité.

É. O. — « La loi spéciale, on s'en câlisse », c'est quand même drôle.

C. V. — Oui ! Et quand le monde chantait « youhou, Charest », c'était drôle aussi. Comme c'était drôle, dans les manifs de soir, de voir les gens qui remontaient la rue se mettre à courir juste pour essouffler l'escouade antiémeute.

Que pensez-vous de la connivence grandissante entre les politiciens et l'industrie de l'humour ?

C. V. — Quand un humoriste reçoit Denis Coderre sur scène, j'ai de la misère… Il faut être loin de sa cible, je trouve. L'humour, il ne faut pas l'oublier, c'est souvent une question de distance. C'est ce qui crée le *momentum,* l'effet. Le plus loin que tu peux être de ta cible, le mieux c'est. Surtout si elle est au pouvoir…

É. O. — Oui, il faut une saine distance. Flatter le pouvoir, je trouve ça dangereux. Je ne vois pas l'intérêt de rendre sympathiques des gens qui n'ont pas nécessairement notre intérêt à cœur. Quand Denis Coderre, par exemple, est sur la scène dans un gala Juste pour rire et qu'on rit avec lui parce qu'il fait un peu d'autodérision avec les Expos, et que tout le monde trouve ça le fun, c'est un véritable problème. Dans la vie de tous les jours, qu'est-ce qu'il fait ? C'est quoi, les décisions qu'il prend ? L'argent va où ? Ce qu'il fait en tant que maire a de vraies répercussions sur la vie des gens. Le trouver *cute,* ça ne m'intéresse pas. La même question se pose avec Couillard chez *Infoman.*

C. V. — La question revient à la notion de fou du roi. La position du fou du roi, elle n'est pas agréable. De tout temps, le fou riait du roi, mais il riait de ce dont le roi lui autorisait de se moquer, parce que le roi avait quand même le pouvoir de le décapiter. Bref, avec le pouvoir, il y a toujours une limite à ne pas franchir. C'est pourquoi j'aime autant ne pas être au château. Le pouvoir, aussi, peut être conforté par une certaine critique. Tu laisses les critiques s'exprimer et tu as l'air magnanime. « Regardez comment, à Radio-Canada, on est fins, on laisse des séparatistes s'exprimer ; regardez comment nous, au *Journal de Montréal,* on est fins, on laisse écrire aussi des gauchistes. » Le pouvoir a intérêt à laisser les critiques rouler, pas de problème. Même que les politiciens ont intérêt à ce qu'il y ait des manifs. Et tant qu'il va y avoir des manifs d'étudiants en philo, d'anarchistes ou de pauvres dans les rues, ils vont être contents. La police peut rentrer dedans comme elle veut. Elle peut sortir les *hoses* à incendie et *swiper* ça et décréter la loi spéciale. On va les applaudir sur les lignes ouvertes et même demander plus de violence contre ces dangereux agitateurs. Mais quand il va y avoir des manifs d'hommes en complet-cravate et de femmes en tailleur qui déchirent leurs cartes de crédit, là ils vont la trouver moins drôle. Et j'espère que ça arrivera, un jour, que des hommes en complet-cravate et des femmes en tailleur disent enfin qu'ils sont écœurés de cette mauvaise farce là, de cet attrape-nigaud, ce piège à cons. Là, le pouvoir va capoter parce qu'il ne saura pas quoi faire. « Je ne peux pas envoyer la police leur taper dessus. » Vois-tu l'image ? La police qui tape sur du monde en complet-cravate devant un centre d'achats ? Ça, ce serait drôle. L

Flatter le pouvoir, je trouve ça dangereux. Je ne vois pas l'intérêt de rendre sympathiques des gens qui n'ont pas nécessairement notre intérêt à cœur.

— Émilie Ouellette

◆ Détentrice d'un baccalauréat en travail social, **Émilie Ouellette** est humoriste, scénariste et clown thérapeutique. ◆ Humoriste, membre des Zapartistes et auteur, **Christian Vanasse** est également professeur à l'École nationale de l'humour.